

LE CRÉPUSCULE DES BÂTISSEURS

Nada NASSAR CHAOUL

Professeuse à la Faculté de droit et des sciences politiques (USJ)

LE THÈME DU DÉCLIN DANS LE ROMAN DE CHARIF MAJDALANI

*HISTOIRE DE LA GRANDE MAISON (2005),
LE DERNIER SEIGNEUR DE MARSAD (2013),
VILLA DES FEMMES (2015).*

Comme une ritournelle lancinante, la trame de la gloire et du déclin, servie par une écriture ample et langoureuse, ne cesse de hanter l'auteur – et son lecteur – dans l'œuvre romanesque de Charif Majdalani. C'est d'ailleurs sur ce thème que s'ouvre son premier roman situé à la fin du XIX^e siècle, *Histoire de la Grande Maison* qui est d'abord l'histoire d'un homme qui, à l'orée de sa vie, est un « simsar » ou intermédiaire « ne possédant rien, n'ayant rien, dont le lieu de travail est l'extérieur, la ville, les gens... » De cette incertitude toute levantine, naîtra pour Wakim Nassar, à la suite d'une obscure querelle l'ayant forcé à fuir son quartier de Marsad, l'idée de planter, dans les environs de la Forêt des Pins, des orangers, un fruit alors exotique, et cela à un moment où le mûrier est le roi de la montagne libanaise.

SÉQUENCES D'UNE ASCENSION SOCIALE

À partir de là, la saga tripartite déroule les ingrédients de l'ascension sociale devant mener à la « gloire » et à la légende :

- Le héros est bien sûr d'origine modeste. Cela s'exprime, comme c'est souvent le cas en Orient, par un métier manuel, par exemple, menuisier (*Le dernier seigneur de Marsad*) ou même négociant en purin de chameaux ! (*Villa des femmes*). Mais aussi par la

proximité de l'homme, une fois « réussi » avec « les petites gens » qui l'entourent. Ce dont témoignent ses longues conversations avec son chauffeur et l'aide qu'il n'hésite pas à apporter, de sa poche, aux solliciteurs dont il est encore capable de comprendre les désarrois financiers.

- Le héros fait preuve d'audace et d'une certaine forme de « créativité » dirait-on aujourd'hui, le poussant à sortir des sentiers battus (l'oranger au lieu du mûrier, le marbre au lieu du bois), mais aussi, il faut le dire, à ne pas s'embarrasser de scrupules lorsqu'il s'agit de spéculer sur le blé en temps de guerre et de disette. L'étoffe dont il est fait est encore brute et pourrait devenir brutale.
- L'homme ne manque pas de courage physique, c'est encore un « abadaye » qui n'hésite pas à se battre pour défendre ses terres, à s'y installer, à faire le coup de feu et à défier les bédouins auxquels il finit par s'imposer au prix du sang. C'est de ce même courage physique que fera preuve Chakib Khattar, le héros du « dernier seigneur de Marsad », n'hésitant pas à la fin de sa vie, alors que la guerre fait rage dans sa région livrée aux milices, à rester seul dans la grande maison, armé de son seul revolver, ne mourant qu'après s'être vaillamment battu contre ses agresseurs, « ayant sans doute touché, voire tué l'un d'entre eux ».
- Le héros, fortune faite, se doit de se « sédentariser » passant du statut d'aventurier à celui de notable. Cela passe obligatoirement par deux démarches : d'une part, la construction d'une « grande maison », symbole visible et éclatant de réussite, certes construite sur le modèle d'une villa *franjie*, mais avec des colonnes, des moulures et des marbres d'une opulence toute orientale. D'autre part, le choix d'une épouse « de bonne famille », de préférence désargentée, par une sorte de « deal » tacite fortune / patine. Celle-ci palliera les manières encore frustes de l'époux, meublera avec goût les grands salons, choisira l'argenterie et les tapis, parlera français avec les enfants qu'elle éduquera de manière « moderne », organisera des réceptions raffinées, bref comme on le dit en arabe, « elle ouvrira la maison de son mari ».
- Le héros se doit d'avoir une descendance nombreuse, masculine de préférence, légitime ou même bâtarde, et ce à n'importe quel prix, quitte à se jouer effrontément, avec la complicité d'un clergé avide, des règles de la religion, de la morale et de la bienséance.

- Pour assoir son prestige, le héros ne saurait passer outre les demandes des multiples quémandeurs et solliciteurs à qui il ouvre sa demeure, réglant les litiges, usant d'un passe-droit pour résoudre un problème et payant de sa poche certains services.
- Le héros enfin, se doit d'avoir des informateurs, (au cadastre notamment pour être au courant à temps des ventes foncières), mais aussi et surtout, il se doit d'assurer sa « protection ». Cela passe par le fait d'œuvrer à faire élire un proche à la municipalité ou même un beau-frère au parlement. Mais aussi par le maintien de relations avec toutes les parties pouvant lui être utiles, du *moutassarraf* au consul de France et, plus tard, lui le chrétien, des sunnites de la région aux chiïtes et même aux palestiniens des camps avoisinants, et cela sans état d'âme, ni communautarisme excessif. Ce faisant, le héros, en bon grec-orthodoxe de l'époque, privilégie l'objectif de paix avec ses voisins immédiats mahométans aux intérêts de ses coreligionnaires maronites plus éloignés.

CHUTE ET NAUFRAGE

Hélas, comme un ver dans un beau fruit mûr, ce sont ces éléments de puissance eux-mêmes qui portent en eux les germes de la chute. Ainsi, les qualités personnelles qui ont permis au héros de réussir ne se sont pas transformées en une entreprise qui pourrait lui survivre. Même s'il possède des sociétés, elles ne sont en réalité qu'une version quelque peu organisée de sa propre personne qui décide de tout, gère tout et autour de qui son monde gravite. Cela explique que les coups du sort, de la fatalité, de cette *fortuna* tant redoutée en Orient font s'écrouler l'édifice tout entier. Il en est ainsi de la mort prématurée du père / héros, d'une mauvaise récolte, d'une invasion de sauterelles ou encore d'événements politico-sécuritaires sanglants et incontrôlables, comme il en existe tant dans notre pays. Quant aux relations protectrices « en haut lieu », elles deviennent, quand les vents tournent, elles-mêmes sources de malheur et peuvent même mener... à la déportation (*Histoire de la Grande Maison*). De même, l'éducation raffinée des enfants dans de « bonnes écoles » ne les a pas préparés à traiter avec des rustres, à menacer si nécessaire et à s'imposer par tous les moyens, même les moins « orthodoxes » (!), sans compter que la descendance trop nombreuse mène fatalement à l'éparpillement de la fortune. Certains fils deviennent même militants de gauche et pro-palestiniens, un phénomène classique de fascination pour la misère

de la part de jeunes qui, contrairement à leur père, ne l'ont pas vécue. Enfin, au lieu d'accumuler du capital comme à ses débuts, le héros lui-même, ou ses descendants désinvoltés après lui, font des dépenses de prestige destinées à alimenter leur image plutôt qu'à augmenter leur fortune. De « héros », l'homme se transforme en « zaim » pris dans une spirale de *visibilité* telle qu'elle sera considérée comme la cause principale de sa fin.

Entre la gloire et la chute, l'auteur décrit avec virtuosité cette période intermédiaire de « comme si de rien n'était », ce « plateau » de déni bien connu en psychologie durant lequel, faute de croire à la chute imminente, les héros continuent de vivre « comme avant » :

mais avant d'en arriver là, il y a quand même eu pendant ces trois années, toute la fresque des jours... toutes ces petites choses de la vie, les promenades de Wakim sur les routes de Ayn Chir, les matinées chez Curiel... et puis, il y a aussi les incongruités de la vie et ses surprises, une hirondelle qui entre et se promène dans la maison... et à côté de cela, le tissu des mille sensations de la vie et des jours, la palette infinie des menus plaisirs et des émotions de tous les instants... l'air qui a une odeur de pomme le matin, la folle exaltation du parfum des fleurs d'oranger au printemps, les filles qui jouent à la marelle, et puis aussi sans fin des portes qui claquent, des courants d'air qui vont et viennent et des éclats de voix joyeux qui sont ceux de l'un ou l'autre des enfants qui se disent des choses que l'on ne comprend pas de loin. (Histoire de la grande maison).

Mais la chute est là et ne saurait tarder à montrer ses crocs. Elle débute par de petits signes inquiétants que l'on commence par prendre avec humour, comme les morceaux de plâtre tombant du plafond du vestibule « qui vous donnent juste le temps d'arriver au salon ». Bientôt, l'impensable arrive, on vend des terrains pour payer les créanciers (*Villa des femmes*). Mais il est évidemment déjà trop tard et les ventes des bijoux de famille et les hypothèques multiples n'y feront rien. Les parents et les amis des beaux jours se défilent, les crédits chez les commerçants de toujours sont coupés, les banques se font menaçantes, les visites des huissiers insistantes jusqu'au naufrage final, la saisie de la maison.

Avec la saisie de la « grande maison », la vente du solitaire de l'épouse et même, en fin de parcours, celle de la concession funéraire de la famille, symboles emblématiques de la puissance déchu, s'achève le cycle saisissant de la vie et de la mort en Orient selon le monde mythique / réel de Charif Majdalani.

UN CHANTRE FUNAMBULE, ÉLÉGANT ET VIRIL

Car c'est là que s'exprime le mieux le talent indiscutable de l'auteur, celui qui fait son style propre, inimitable : dans l'exercice de funambule consistant à mêler le mythique et le romanesque à une trame de faits historiques, donnant au lecteur l'impression qu'il les connaissait déjà et qu'ils lui étaient familiers.

Pour ce faire, Majdalani use de subterfuges littéraires aussi habiles qu'efficaces : ainsi, il lui arrive de penser à voix haute, d'hésiter sur la démarche narrative à suivre, sur ce qu'il lui faut en tant que conteur décrire ou taire, sur les diverses options qui s'offrent à lui, tout cela avec une sorte de « coquetterie » littéraire qui lui évite de « casser » le rythme du roman. Il use de la même technique très fine dans sa description des motivations de certains actes de ses personnages : ainsi, il fait preuve d'un sens louable de la nuance lorsqu'il narre l'aide que Gebran Nassar (*Histoire de la grande maison*) apporte à son jeune parent désargenté, aide qui mènera celui-ci à sa fin et à la fin de la famille.

Entendons-nous : il n'y a là encore aucune sorte de calcul. Il a probablement à cet instant le seul souci d'éviter de passer pour un avare ou un parent incapable d'un geste à l'égard d'un membre de sa famille... ce n'est pas, ou pas encore un sombre calcul. Le beau geste est toujours agréable, la générosité sans contrepartie satisfait l'égo... mais le lendemain, il réfléchit, il a une idée et c'est à ce moment que le coup diabolique s'impose à lui, qu'il le voit, le sent et finit par s'illuminer intérieurement.

Ce faisant, l'auteur évite le piège du manichéisme et fait preuve, tout comme dans la vraie vie, du réalisme voulant qu'une même personne soit, tour à tour ou même en même temps, généreuse et diabolique à la fois.

On peut observer aussi que Majdalani ne décrit jamais directement les sentiments de ses personnages, leurs émotions, leurs états d'âme, « leur psychologie » au sens moderne du terme. Comme un peintre impressionniste, par petites touches, il s'attache plutôt à leur parcours social, à l'image extérieure qu'ils donnent d'eux-mêmes, en somme, à l'impression qu'ils provoquent chez les autres -surtout leurs serviteurs, un public qui leur est entièrement acquis- pour cerner leur personnalité. Ainsi, c'est par les multiples présents qu'il offre à son épouse, Hélène, « des tissus pour des robes, des dizaines de chapeaux, des centaines de mouchoirs et même une dizaine de catalogues de robes de mariée pour lui permettre de choisir » que transparait la générosité de Wakim Nassar. Et c'est par la liste des achats mirobolants de Farid, énoncés

comme par un comptable tatillon, « des costumes avec cravates et chapeaux (300 livres), une montre à gousset en or repoussé (270 livres), un collier de perles et diamants (356 livres) » que se dessine son caractère faible de débauché se faisant entretenir par celui qui finira par ruiner sa famille (*Histoire de la Grande Maison*).

Est-ce à dire que le personnage de Majdalani est un être social, plutôt qu'un individu ayant une vie personnelle ? Ce reproche, on pourrait éventuellement le lui faire. Mais en cela, ne décrit-il pas parfaitement l'homme en Orient qui est d'abord le reflet de son milieu ? Contrairement au héros de Camus, « la chute » du personnage de Majdalani, tout comme son ascension d'ailleurs, n'est pas une aventure individuelle, mais un événement à retentissement collectif éclaboussant tous ceux qui l'entourent.

Quant à l'écriture de Majdalani, et du fait de l'absence d'introspection psychologique directe, elle pourrait être qualifiée d'éminemment virile, faisant pénétrer avec fracas le monde avec ses soubresauts identitaires, économiques et politiques au sein de la famille et des parcours individuels de ses membres, même si elle ne manque pas de sensualité dans sa description brève mais explicite de la beauté des femmes, se faisant langoureuse pour épouser leur langueur. On peut aussi observer dans ce cadre que si les personnages féminins de « Villa des femmes » tentent de sauver la famille du naufrage, soit elles échouent en raison de leurs dissensions et de leurs rancœurs sentimentales accumulées, soit elles ne réussissent qu'à maintenir le cap en attendant le retour du sauveur providentiel qui n'est autre que... le dernier mâle de la famille. Même si elle pourrait indisposer les féministes, cette péripétie nous semble, sur un plan purement narratif, parfaitement plausible et crédible au vu de la culture des années 70 et du contexte sociogéographique du roman.

Que dire aussi de la phrase de Majdalani certes longue, mais élégante et réussissant la prouesse de rester parfaitement intelligible, évitant les lourdeurs et la pédanterie propres à tant de romans « savants ». En effet, l'auteur, malgré ses digressions – qu'il maîtrise parfaitement – ne cesse à aucun moment d'être un romancier, de mener l'aventure romanesque jusqu'à sa fin, de tenir le fil du conte, maintenant son lecteur sous le charme de « l'histoire ». Un talent que tant d'écrivains à l'heure actuelle dédaignent ou -plus prosaïquement- ne possèdent pas.

Qu'il décide ou non de changer de registre romanesque, de s'en tenir ou pas à la phrase narrative longue qui fait son charme,

Charif Majdalani restera pour ses lecteurs le chantre de ces « si brèves années de gloire », de ces hommes de cette partie du monde incertaine dont on comprend « le désir de durer à travers des murs et des récoltes », de cette race de légende redoutée et honnie « dont l'histoire, faite de folies et de panache, de théâtralité, d'obstination, de grandeurs et aussi de petitesesses et de mesquineries vient de s'achever ».